

UN GENERAL A LA RETRAITE

En écrivant ces lignes j'ai éveillé chez quelques amis des émotions que le temps avait effacées et j'ai profané la tombe silencieuse de mon père. J'ai dû agir ainsi et je prie le lecteur — ne serait-ce qu'au nom des sentiments qui m'ont poussé à écrire — de pardonner à ma plume malhabile, mon souci étant avant tout la défense de la mémoire de mon père.

Mon père s'appelait Thuán. Il était le fils aîné de la famille Nguyễn. Dans notre village les Nguyễn formaient une famille très étendue, le nombre de ses descendants mâles n'ayant encore été surpassé par aucune autre famille, sauf peut-être celle des Vu. Mon grand-père paternel avait fait des études de chinois classique avant de devenir maître d'école. Il avait deux épouses. La première mourut quelques jours après avoir mis mon père au monde ; aussi dut-il convoler en secondes noces. Sa nouvelle femme était teinturière. Je ne l'ai pas connue, j'ai seulement entendu dire que c'était une femme très acariâtre. A vivre sous le joug de sa marâtre, mon père avait dû subir bien des mauvais traitements durant son enfance. A l'âge de douze ans

il se sauva de la maison, s'engagea dans l'armée et ne revint plus que rarement chez lui.

Vers l'année... mon père retourna au village pour se marier. Ce n'était certes pas un mariage d'amour. Il n'avait que dix jours de permission et une foule d'affaires à régler. Or, l'amour demande du temps.

J'ai grandi sans rien savoir de mon père. Je suppose que ma mère ne le connaissait pas d'avantage. Toute sa vie était consacrée aux armes et à la guerre.

J'ai travaillé, je me suis marié, j'ai eu des enfants. Ma mère vieillissait, mon père n'était jamais là. Il passait quelquefois à la maison, mais ses retours étaient de courte durée. Même les lettres qu'il nous écrivait étaient brèves bien qu'entre les lignes je pusse deviner toute la tendresse qu'il nous portait ainsi que les soucis qu'il se faisait pour nous.

Je suis fils unique. Je suis redevable à mon père de tout. Grâce à lui j'ai pu faire des études, j'ai pu voyager à l'étranger. C'était encore lui qui veillait à ce que nous ne manquions de rien. Ma maison était située à la périphérie de la ville. Elle a été bâtie huit ans avant que mon père ne prit sa retraite. C'est une belle villa mais elle est fort incommode. Je l'ai fait construire d'après les plans d'un architecte célèbre, un ami de mon père. C'était un colonel spécialisé dans les constructions militaires.

Quand il eut soixante-dix ans mon père prit sa retraite. Il avait alors le grade de général. J'avais beau m'y attendre, son retour me boule-

versa. Ma mère avait perdu l'esprit (elle avait six ans de plus que lui) si bien que j'étais le seul membre de la famille à réagir à cet événement. Mes enfants étaient encore petits, ma femme elle-même le connaissait peu car nous étions sans nouvelles de lui lorsque nous nous sommes mariés. Il y avait la guerre à ce moment-là. Malgré cela, mon père restait pour nous l'image même de l'honneur et de la fierté. D'ailleurs son nom était admiré et vénéré de tout le village.

Il arriva chez nous avec quelques maigres bagages. Il était en bonne santé. Il déclara : "Les choses importantes de ma vie, je les ai accomplies." Je dis "oui". Mon père éclata de rire. L'émotion se communiquait à toute la famille ; nous étions comme ivres durant quinze jours, vivant au gré des heures. Quelquefois, il était déjà plus de minuit que nous n'étions pas encore à table. Les invités affluaient à la maison. Ma femme disait qu'on ne pouvait pas laisser les choses continuer ainsi. J'ai quand même fait tuer le cochon afin que parents et amis pussent venir partager notre joie car, bien que proche d'une grande ville, notre village n'a rien perdu de ses coutumes paysannes.

Ce n'est qu'un mois plus tard que j'eus l'occasion de me retrouver en tête-à-tête avec mon père et de discuter avec lui des affaires familiales.

Avant de poursuivre ce récit, permettez-moi de vous présenter ma famille :

J'ai trente-sept ans. Je suis ingénieur à l'Institut de Physique. Thuy, ma femme, est médecin. Elle travaille dans une maternité. Nous avons deux filles, respectivement âgées de quatorze et douze

ans. Quant à ma mère, elle n'avait plus toute sa tête et se tenait toute la journée assise à la même place.

Outre ceux que j'ai mentionnés, ma famille compte deux autres membres : M. Co et sa fille qui est simple d'esprit. M. Co a soixante ans, il est originaire de Thanh-Hoa. Ma femme avait fait leur connaissance lors de l'incendie qui ravagea leur maison. Ils avaient tout perdu. Elle les prit en pitié et s'arrangea pour les héberger chez nous. Ils étaient logés dans les dépendances et vivaient à part mais leur situation matérielle était assurée par ma femme car, à la différence des autres habitants, ils n'avaient pas été recensés et par conséquent n'avaient pas droit à la carte de rationnement.

M. Co était un homme doux et travailleur. Nous lui avions confié l'entretien du potager ainsi que l'élevage des cochons, des poules et des chiens de race. Nous élevions des chiens bergers. Lorsque nous avions commencé cette affaire, j'étais loin de soupçonner qu'elle pouvait rapporter autant d'argent. En fait c'était devenu notre principale source de revenus. M^{lle} Lai, bien que simplette, était dure à la tâche et surtout très douée pour les travaux ménagers ; ma femme l'avait initiée à l'art de cuisiner les vessies de poissons, les champignons, ainsi que celui de réussir un poulet à l'étouffée. Lai disait : "Je n'ai encore jamais goûté de tels plats." Et c'était la vérité, elle n'en avait jamais goûté.

Nous nous reposons sur M. Co et sa fille pour toutes choses, depuis la lessive jusqu'à la prépara-

tion des repas. Grâce à eux, nous étions entièrement débarrassés des soucis domestiques. Ma femme contrôlait sévèrement chaque dépense de la maison. Quant à moi, j'étais submergé de travail ; à ce moment-là j'étais plongé dans la rédaction d'un rapport sur l'électricité appliquée.

Je dois préciser que les rapports entre ma femme et moi étaient tout à fait harmonieux. Thuy est instruite, c'est une femme moderne. Nous avions chacun notre façon de penser. D'ailleurs nos points de vue sur les choses de la vie étaient relativement simples. Thuy dominait parfaitement les problèmes d'économie familiale ainsi que ceux de l'éducation des enfants. Quant à moi, il me semble que j'étais assez vieux jeu, plein de contradictions et maladroit.

Je reviens maintenant à la conversation que nous eûmes, mon père et moi, sur les affaires familiales. Mon père dit : "Que vais-je faire maintenant que je suis à la retraite ?" "Ecris tes mémoires", suggérai-je. "Non" dit-il. Ma femme lui proposa d'élever des perroquets. Ces derniers temps, beaucoup de gens en ville s'étaient lancés dans l'élevage des perroquets et des rossignols. "Pour faire de l'argent ?" Ma femme ne répondit pas. "On verra", dit-il conciliant.

Il offrit à chacun de nous quatre mètres de tissu qu'il avait ramené de l'armée. Sans oublier M. Co et M^{lle} Lai. "Tu pratiques l'égalitarisme", plaisantai-je. "C'est ma façon de vivre" répliqua-t-il. Ma femme fit remarquer qu'avec tout le monde en uniforme la maison aurait l'air d'une caserne. Nous éclatâmes de rire.

Mon père voulut s'installer dans les dépendances, près de ma mère, mais ma femme refusa. Il en fut attristé car le fait qu'elle vive à l'écart le tourmentait. "C'est parce que maman a l'esprit dérangé", expliqua ma femme. Mon père demeura tout de même songeur.

Je ne comprenais pas très bien pourquoi mes filles étaient si peu attachées à leur grand-père. J'ai tenu à ce qu'elles étudient les langues étrangères et la musique. De ce fait, elles étaient constamment occupées. Un jour mon père leur dit : "Auriez-vous quelque chose à me faire lire ?" My sourit tandis que Vy demanda : "Qu'est-ce que tu aimerais lire ?" "Quelque chose de facile", dit mon père. "Dans ce cas on n'a rien", répondirent-elles en chœur. J'abonnai mon père à un journal quotidien, il n'aimait pas la littérature. Il faut reconnaître que, de nos jours, la littérature et l'art sont bien difficiles à comprendre.

Un jour que je rentrai tard du bureau, je trouvai mon père debout près des cabanes où ma femme élevait les chiens et les poules. Il avait l'air contrarié. "Quelque chose ne va pas ?" demandai-je. "M. Co et M^{lle} Lai ont trop de travail, ils n'en viennent pas à bout. J'aimerais les aider, qu'en dis-tu ?" "Laisse-moi en parler à Thuy", dis-je. Thuy n'était pas d'accord. "Pourquoi ?", insista mon père. "Vous êtes général, père. Même à la retraite vous êtes encore général. Si vous vous mettez à faire le soldat, alors ce sera la pagaille dans les rangs", expliqua Thuy. Mon père ne dit plus rien.

Bien qu'à la retraite mon père recevait beaucoup de visiteurs. J'en étais à la fois surpris et ravi. "Ne

te réjouis pas trop vite", avertit ma femme. Puis : "Ils cherchent surtout à profiter de vous, père. N'en faites pas trop pour eux." "Ce n'est pas grand-chose, répondit mon père en riant. J'écris juste quelques lettres... comme par exemple... Mon cher N... commandant de la zone... je vous écris cette lettre, etc. Depuis plus de cinquante ans, c'est la première fois que je fête le troisièm jour du troisièm mois sous mon toit. En avions-nous rêvé quand nous étions au front, etc. Te souviens-tu du hameau au bord de la route ? M^{lle} Hué confonnait des gâteaux avec de la farine toute moisie, elle en avait partout, même sur le dos, etc. J'en profite pour te présenter M., une de mes connaissances. Il souhaiterait servir sous ton commandement, etc. Voilà le genre de lettres que j'écris, est-ce que ça va comme ça ?" "Ça va" dis-je. "Non, ça ne va pas", déclara ma femme. Mon père se gratta le menton : "C'est juste un service qu'on me demande."

Il avait gardé l'habitude d'utiliser des enveloppes à usage officiel, de format 20 x 30 et portant l'en-tête du ministère de la Défense. Il remettait les lettres aux solliciteurs, à charge pour eux de les acheminer à destination. Au bout de trois mois, ayant épuisé son stock, il dut en fabriquer d'autres avec des couvertures de cahiers d'école tout en respectant le même format. Un an plus tard, il se contenta d'enveloppes ordinaires, de celles qu'on vendait à la poste pour 5 dông la dizaine.

Quand vint juillet, c'est-à-dire trois mois après que mon père eut pris sa retraite, mon oncle Bông maria son fils.

est le demi-frère de mon père. Tuân, le fils, était un redoutable conducteur de charrettes. Père et fils avaient redoutables, deux véritables colosses sur leurs bœufs. C'était la seconde fois que Tuân se mariait. Sa précédente femme, ne supportant plus d'être battue, l'avait quitté. Au tribunal, il déclara qu'elle l'avait délaissé pour son amant. Il obtint ainsi le divorce. Sa future femme se nommait Kim Chi. Issue d'une famille cultivée, elle était institutrice dans une école maternelle. Le bruit courait qu'elle était enceinte de lui. Kim Chi était jolie fille ; la mariée à Tuân c'était comme jeter des perles aux porceaux. Au fond, nous ne les aimions ni l'un ni l'autre. Malheureusement "ils étaient de la famille" et nous ne pouvions faire autrement que de les recevoir à l'occasion de la fête du Têt ou les jours anniversaires des morts. Le reste du temps, nous nous contentions de les ignorer.

Bông aimait à dire de nous : "Les intellectuels sont tous des salauds. Ils n'ont que mépris pour les travailleurs. Sans le respect que je dois à son père, jamais je n'aurais mis les pieds chez lui." Malgré ces déclarations fracassantes, Bông ne se gênait pas pour venir nous emprunter de l'argent. Ma femme, méfiante, exigeait toujours qu'il signe une reconnaissance de dettes. Uloéré, il raconta à qui voulait l'entendre : "Je suis réduit à lui emprunter un peu d'argent et elle me traite, moi son oncle, exactement comme si elle était un propriétaire foncier." Mais la plupart du temps il oubliait de nous rembourser.

A propos du mariage de son fils, Bông dit à mon

père : "C'est à toi de conduire la cérémonie. Le père de Kim Chi est sous-chef de Département, toi tu es général, vous êtes de la même classe sociale tous les deux. Plus tard leurs enfants hériteront de ta gloire. Moi je ne suis qu'un conducteur de charrettes, autant dire rien du tout." Mon père accepta.

C'était un mariage de banlieue, tape-à-l'œil et vulgaire. Il y avait trois automobiles et des cigarettes étrangères à bout filtré mais avant la fin, comme il en manquait, on était obligé de les rouler à la main. Sur les cinquante plateaux présentés, les invités en avaient boudé douze. Le marié arborait un complet noir barré d'une cravate rouge. J'avais dû lui prêter la plus belle cravate de ma collection. "Prêter" est une façon de parler car il n'était pas certain que j'arriverais à la récupérer un jour. Il était entouré de six garçons d'honneur vêtus de manière identique. Avec leurs uniformes et leurs grosses moustaches ils avaient tous des têtes de tueurs à gages. Pour commencer, l'orchestre attaqua l'Ave Maria. Un collègue de Tuân, conducteur de charrettes lui aussi, sauta allégrement sur l'estrade et entama d'un ton grossier une chanson de son cru en imitant un air à la mode :

"Oh... eh... mon poulet rôti

J'ai roulé ma bosse aux quatre coins du monde
Fuyant la misère

Oh... espèces sonnantes et trébuchantes

Tombez, tombez dans ma bourse

Oh... eh... mon poulet boudeur..."

Ce fut ensuite au tour de mon père de pro-

noncer son discours. Il avait l'air embarrassé et malheureux. Le texte qu'il avait préparé avec soin devenait tout à coup superflu. La clarinette ponctuant n'importe comment chacune de ses phrases tandis que, tout autour, des pétards explosaient dans un vacarme assourdissant. Pour s'amuser, des enfants faisaient tout haut des commentaires idiots. Dans son affolement mon père sauta plusieurs paragraphes. Il tenait la feuille d'une main qui se voulait ferme mais tout son corps tremblait. Le tapage, l'indifférence grossière de l'auditoire, la vulgarité même de cette fête le blessaient et l'effrayaient. Le père de la mariée, perturbé lui aussi, renversa du vin sur la jupe de sa fille. On ne s'entendait plus. L'orchestre noyait tout dans le rythme entraînant des airs connus des Beatles.

Après cela, mon père dut faire face à une situation délicate : l'accouchement de Kim Chi, tout juste une dizaine de jours après son mariage. Bông s'était soulé puis avait mis sa bru à la porte. Dans sa fureur Tuân voulut poignarder son père mais, par chance, il le manqua. Il ne restait d'autre solution pour mon père que de recueillir la mariée et son enfant. Ma famille eut deux bouches supplémentaires à nourrir. Ma femme s'abstint de tout commentaire. M^{lle} Lai, elle, eut davantage de travail. Heureusement qu'elle ne se rendait compte de rien et qu'elle aimait les enfants.

Un soir, alors que je lisais la revue *Spoutnik*, mon père entra sans bruit dans la pièce. "J'aimerais te parler", me dit-il. Je nous servis du café mais mon père refusa d'y toucher. "Es-tu au courant des activités de Thuy ? me demanda-t-il brus-

quement. J'en ai la chair de poule rien que d'y penser."

A la maternité, ma femme était chargée des avortements et des curetages. Tous les jours, elle récupérait les foetus abandonnés qu'elle ramenait à la maison dans une bouteille Thermos. M. Co les faisait cuire pour nourrir les cochons et les chiens. A vrai dire j'avais toujours été au courant de cette pratique mais j'avais laissé faire. Ce n'était pas très important à mes yeux. Me conduisant à la cuisine, mon père désigna les marmites en ébullition où l'on pouvait voir floter quelques morceaux brunâtres. Je demeurai interdit. Mon père pleurait. De rage, il lança la bouteille Thermos sur la meute de chiens : "Miserables ! Je n'ai pas besoin de cette richesse-là !" Les bêtes aboyèrent furieusement. Me laissant là, mon père sortit de la cuisine. Mise au courant plus tard, ma femme réprimanda M. Co : "Pourquoi ne les avez-vous pas passés au hachoir ? Pourquoi lui avez-vous laissé voir ça ?" M. Co baltuait : "J'ai oublié, je vous demande pardon."

Au mois de décembre, ma femme fit venir un marchand auquel elle vendit la totalité des chiens bergers. "Tu devrais arrêter de fumer des cigarettes d'importation, me conseilla-t-elle. Cette année nos revenus ont diminué de 27.000 đồng et nos dépenses ont augmenté de 18.000 đồng. Cela fait un manque à gagner de 45.000 đồng."

Son congé de maternité terminé, Kim Chi dut reprendre le travail. "Je vous remercie de votre hospitalité, nous dit-elle. Maintenant je dois rentrer chez moi." "Où iras-tu ?" demandai-je. Tuân,

son mari, était de nouveau en prison. Kim Chi alla vivre chez ses parents. Mon père la accompagna en taxi jusque chez eux. Il en profita pour y passer la journée en compagnie du père de Kim Chi. Comme ce dernier revenait d'une mission en Inde, il offrit à mon père un coupon de soie imprimée ainsi qu'une demi-once d'onguent. Par la suite, mon père donna la soie à M^{lle} Lai et l'onguent à M. Co.

Peu avant la fête du Têt, M. Co dit à ma femme : "J'aimerais vous demander une faveur." "Quelle sorte de faveur ?" demanda Thuy. Perdant ses moyens, M. Co tournait autour du pot, s'emberlificotait dans des explications brumeuses. En clair, il voulait revoir son village natal. Il avait amassé quelques économies durant les six années qu'il avait vécues avec nous. Aujourd'hui, il voulait restaurer la tombe de sa femme qui avait dû s'affaisser depuis que personne ne s'en était occupé. "La fidélité envers les morts est notre premier devoir" cita-t-il. Il avait également le désir de retourner chez lui pour se montrer aux uns et aux autres après une si longue absence. Ses projets n'allèrent pas plus loin pour l'instant ; quant à l'avenir "même mort, le renard garde encore la nostalgie de la montagne"... Ma femme lui coupa la parole : "Bon, quand voulez-vous partir ?" M. Co se gratta la tête : "J'aimerais m'absenter une dizaine de jours. Je serai de retour à Hanoi le 23, avant la fête du Têt." Après un rapide calcul mental, ma femme donna son accord. Puis, se tournant vers moi : "Thuân (Thuân c'est mon nom) crois-tu que tu pourrais obtenir un congé ?" "Je pense que

oui", répondis-je. M. Co ajoutant : "Nous aimerions inviter grand-père chez nous. Ça lui fera faire un peu de tourisme." C'était une idée qui ne plaisait pas à ma femme. "Qu'en penses-tu ?" me demanda Thuy. M. Co renchérit : "Grand-père est d'accord. Sans lui je n'aurais même pas pensé à m'occuper de la tombe de ma femme." "Combien avez-vous d'argent pour ça ?" questionna Thuy. "J'ai 3.000 dông, grand-père nous en donnera 2.000, cela fera 5.000 en tout." Ma femme l'arrêta : "Ça va, ne prenez pas les 2.000 dông de grand-père, je vous les ajouterai, et je vous donnerai 5.000 dông de plus. Ainsi vous en aurez 10.000. Cela devrait suffire pour le voyage."

A l'occasion de ce départ, ma femme avait préparé un repas d'adieu. Nous dînions tous ensemble cette fois-là. M^{lle} Lai avait mis des habits neufs confectionnés dans la toile militaire que mon père lui avait donnée. Elle était très gaie. Mes filles My et Vy se moquèrent d'elle : "C'est Lai la plus belle !" M^{lle} Lai rougit : "C'est pas vrai. C'est votre mère la plus belle." Ma femme lui dit : "Prenez bien soin de grand-père pendant le voyage !" "Et si je restais ?" dit mon père. "Impossible ! s'écria M. Co. J'ai déjà envoyé un télégramme pour annoncer votre arrivée. Il y va de votre honneur, grand-père." "De quel honneur ? soupira mon père. Puisque je n'en ai plus."

Mon père partit pour Thanh-Hoa un dimanche matin en compagnie de M. Co et de sa fille. Le lundi soir, alors que je regardais la télévision, j'entendis le bruit d'une chute. J'accourus et vis ma mère recroquevillée dans un coin du jardin.

Depuis quatre ans, ma mère était devenue sénile. Elle mangeait quand on lui donnait à manger, buvait quand on la faisait boire ; il fallait l'aider à faire ses besoins. Habituellement, c'était M^{lle} Lai qui s'occupait d'elle. Cette fois, j'avais oublié de conduire ma mère aux toilettes après son repas. Je l'aiderai à se relever et la ramenai dans la maison. Elle avait du mal à maintenir la tête droite mais à part cela, elle ne portait aucune blessure. Lorsque je vins la voir vers minuit je trouvai qu'elle avait les yeux égarés et les membres glacés. Pris de panique, je réveillai ma femme. "Maman est très vieille tu sais" murmura-t-elle... Le lendemain ma mère refusa toute nourriture. Il en fut de même le jour suivant. Elle faisait sous elle. Je changeais la natte de son lit, lavais le linge souillé, certains jours jusqu'à dix fois de suite. L'odeur était insupportable. Pour ne pas incommoder Thuy et les enfants, je changeais ma mère tout le temps. J'évitais de faire la lessive à la maison. Pour cela, j'allais jusqu'au canal. Ma mère rejetait tout ce qu'on lui faisait absorber.

Le samedi suivant ma mère se leva à notre grande surprise. Nous la vîmes se promener à petits pas dans le jardin. Elle accepta même un bol de riz. "Elle a l'air d'aller mieux" dis-je à ma femme. Mais Thuy ne partagea pas mon optimisme. Le jour même, je la vis revenir les bras chargés d'une dizaine de mètres de toile blanche destinée à confectionner des habits de deuil. "Tu te prépares au pire ?" lui dis-je. "Non", répondit-elle.

Deux jours plus tard, ma mère s'alita de nouveau. Elle ne mangeait plus rien et vidait ses

intestins sous elle comme auparavant. Elle maigrissait à vue d'œil, ses selles n'étaient plus qu'un liquide brunâtre. Je voulus lui faire boire un peu de gingseng mais ma femme m'en dissuada : "Ne lui en donne pas, la lucidité ne pourra que la rendre plus malheureuse." J'éclatai en sanglots. Il y avait longtemps que je n'avais pas sangloté de cette façon. Ma femme demeura silencieuse un moment puis elle dit : "Bon, fais comme tu veux."

Lorsque Bông vint rendre visite à ma mère il dit : "Ta mère ne cesse de gigoter en tous sens, c'est que quelque chose la travaille." Puis s'approchant d'elle : "Est-ce que tu me reconnais, grande sœur ?" Ma mère dit "oui". "Qui suis-je alors ?" "Tu es l'homme" souffla ma mère. Bông éclata en sanglots : "Il n'y a que toi qui m'aimes grande sœur. Ici tout le monde me traite comme un chien. Ma femme dit que je suis une fripouille, ton fils Thuân me considère comme un salaud. Il n'y a que toi pour dire que je suis un homme."

C'était la première fois que ce grossier conducteur de charrettes, cet oncle sans foi ni loi se métamorphosait sous mes yeux en un véritable enfant.

Ma mère mourut six heures après que mon père fut revenu de son voyage. M. Co et M^{lle} Lai ne cessaient de s'accuser. "C'est de notre faute. Grand-mère ne serait pas morte si nous étions restés à la maison." "Ne dites pas de bêtises !" interrompit ma femme. Mais M^{lle} Lai continuait à se lamenter : "Oh grand-mère, tu m'as joué un mauvais tour, tu es partie pendant mon absence. Pourquoi ne m'as-tu pas emmenée pour que je

puisse m'occuper de toi ?" Bông plaisanta : "Si tu veux suivre grand-mère, ne te gêne pas, je vais préparer ton cercueil." Lorsqu'on fit la toilette du mort, mon père ne put contenir ses larmes. "Comme elle a maigri en si peu de temps !, murmura-t-il. Est-ce que tous les vieillards meurent en souffrant ainsi ?" "Quelle drôle de question ! répliqua Bông. Tous les jours, des milliers de personnes de ce pays meurent dans les pires souffrances ; il n'y a que vous, les militaires, qui avez une mort facile."

Je fis dresser une tente puis donnai l'ordre aux menuisiers de fabriquer le cercueil. M. Cò tournait sans cesse autour du tas de planches que ma femme avait fait débiter la veille. Les menuisiers se fâchèrent : "T'as peur qu'on te vole ton bois ou quoi ?" Bông dit : "De quelle épaisseur sont ces planches ?" "Quatre centimètres" dis-je. "De quoi meubler entièrement une salle de séjour ! soupira Bông. Quelle idée d'utiliser du si beau bois pour un cercueil. Quand tu transféreras la tombe de ta mère, n'oublie pas de me donner ces planches !" Mon père s'était tenu à l'écart pendant ce temps ; il avait l'air très malheureux.

Ce fut mon oncle Bông qui prit les choses en main. "Fais-moi cuire un poulet et une marmite de riz gluant", ordonna-t-il à ma femme. "Quelle quantité de riz dois-je prendre, mon oncle ?" susurrat-elle. Bông n'en croyait pas ses oreilles : "Bon sang ! qu'est-ce qui te prend d'être aussi mielleuse avec moi aujourd'hui ? Trois kilos." Passant près de moi Thuy murmura : "Les gens de ta famille sont impossibles."

Je me retrouvai seul avec Bông. "Qui tient les

cordons de la bourse chez toi ?" me demanda-t-il. "C'est ma femme" dis-je. "Les jours ordinaires, d'accord. Ce que je veux savoir, c'est qui les tient à l'occasion de cet enterrement ?" "C'est ma femme" dis-je encore. "Non, ça ne va pas, fils. Elle n'est pas de notre sang, ce n'est pas à elle d'en décider. Je vais en parler à ton père." Je l'arrêtai : "Laisse. Je m'en occupe." "Alors donne-moi 4.000 dông ; tu prévois combien de plateaux de nourriture ?" "Dix", avançai-je à tout hasard. Bông s'écria : "Mais il n'y aurait même pas de quoi ouvrir l'appétit des porteurs de cercueil ! Moi je dis qu'il en faut quarante. Discutes-en avec ta femme si tu veux." Je lui donnai les 4.000 dông puis rejoignis Thuy à la cuisine. "J'ai tout entendu, me dit ma femme. Trente plateaux seront amplement suffisants. A 800 dông le plateau cela fera un total de 24.000 dông. En y ajoutant 6.000 dông de faux frais, on aura dépensé 30.000 dông. Quant à l'organisation, je m'occuperai des courses tandis que M^{le} Lai se chargera de la cuisson. N'écoute pas ton oncle Bông, c'est un filou." "Mais je lui ai déjà donné 4.000 dông", dis-je. "Tu es bien toujours le même !" soupira-t-elle. "Veux-tu que je les lui réclame ?" "N'en parlons plus, considérons que tu l'as payé pour son aide. Ce n'est pas un mauvais bougre mais il est pauvre, que veux-tu !"

La mise en bière, accompagnée par un orchestre traditionnel de quatre musiciens, eut lieu vers quatre heures de l'après-midi. Bông glissa dans la bouche du cadavre neuf pièces de monnaie, un mélange de sapèques de l'époque Khai-Dinh et de pièces de dix centimes en aluminium. "C'est

pour payer la barque funèbre", dit-il. Il déposa également un jeu de cartes dans le cercueil. "De son vivant, elle aimait bien jouer aux cartes", ajouta-t-il.

Cette nuit-là, je veillai ma mère tout en laissant mon esprit vagabonder. Je me disais que la mort n'épargne personne, qu'elle viendra nous chercher tous, chacun notre tour.

Dans la cour, Bông et quelques porteurs jouaient aux cartes. A chaque fois qu'il risquait gros, Bông se précipitait vers le cercueil en implorant : "Je t'en supplie, grande sœur, aide-moi à vider les poches de ces types jusqu'au dernier centime."

My et Vy avaient tenu à veiller leur grand-mère elles aussi. "Pourquoi faut-il payer la barque funèbre ? demanda My. Et pourquoi a-t-on mis des pièces de monnaie dans la bouche de grand-mère ?" "Moi je sais, répondit sa sœur. C'est comme dit le proverbe : *Encuisse et tais-toi*. Pas vrai papa ?" "Vous ne pouvez pas comprendre, dis-je à travers mes larmes. Moi non plus je ne comprends pas. C'est de la superstition." "Moi, j'ai tout compris, déclara fièrement la petite Vy. Ça veut dire qu'on a toujours besoin d'argent dans la vie. Et c'est pareil quand on est mort."

Je me sentais très seul. Mes filles aussi étaient seules. Y compris mon père. Y compris les joueurs de cartes.

De chez nous au cimetière il n'y avait pas plus de cinq cents mètres à vol d'oiseau. Mais par la rue principale il fallait compter environ deux kilomètres. Comme la rue était trop étroite pour laisser passer une voiture, quatre hommes chargèrent le

cercueil sur leurs épaules. Trente porteurs, dont la plupart m'étaient inconnus, se relayèrent tout au long du trajet. Ils le faisaient avec indifférence, comme s'il s'agissait d'une besogne ordinaire, comme s'ils transportaient une simple souche de bois. Tout en marchant ils fumaient, mâchaient du bétel ou bavardaient de choses et d'autres. Au moment des pauses, ils s'éroulaient tout contre le cercueil, certains assis, d'autres allongés, et déclaraient d'un ton satisfait : "Quelle bienfaisante fraîcheur ! S'il ne tenait qu'à moi je m'accorderais une petite sieste jusqu'à la disparition de ce sacré soleil." Bông les houspilla : "Allons mes amis, pressez-vous si vous voulez vous restaurer à la fin." Et la procession s'ébranla de nouveau. Appuyé sur une canne, je marchais à reculons, la face tournée vers le cercueil, ceci pour "accueillir ma mère" conformément à la tradition. En chemin Bông déclara : "A mon enterrement, les porteurs seront des joueurs de cartes et on mangera du chien à la place du cochon." "Comment peux-tu plaisanter dans un moment pareil ?" lui reprocha mon père. Alors Bông se mit à pleurer : "O ma chère sœur, tu m'as trompé, tu es partie en m'abandonnant." "Pourquoi "tromper" ? me disais-je. Si tous les morts avaient trompé les vivants, nos cimetières ne seraient plus que des repaires de tricheurs."

L'enterrement terminé, tout le monde se retrouva chez moi. Vingt-huit plateaux de victuailles attendaient les invités. Je les contempiais, non sans un sentiment d'admiration pour le talent culinaire de M^{lle} Lai. De tous côtés on la demandait : "M^{lle} Lai !... Où est M^{lle} Lai ?" Tel un oiseau qui

pépie, elle faisait "oui... oui..." à la ronde tout en déposant ici une bouticille d'alcool, là un plat de viande. Le soir venu, elle fit sa toilette, mit des vêtements propres puis vint se prosterner en pleurs devant l'autel : "Je te demande pardon grand-mère car je n'ai pas pu t'accompagner jusqu'à ta dernière demeure... Quand je pense que, par paresse, j'ai refusé de te préparer le plat que tu m'avais réclamé l'autre jour... A qui pourrai-je acheter des friandises désormais ?..." Ses paroles me remplisèrent d'amertume. Il y avait bien dix ans qu'il ne m'était pas arrivé d'offrir à ma mère un gâteau ou un sachet de bonbons. M^{le} Lai sanglota de plus belle : "O grand-mère, serais-tu morte aujourd'hui si j'étais restée près de toi ?" "Ne pleure pas" lui dit ma femme. Je me fâchai : "Laisse-la pleurer. Rien n'est plus triste qu'un enterrement sans larmes. D'ailleurs, qui d'entre nous serait capable de la pleurer de cette façon ?" Tout à ses préoccupations, ma femme marmonna : "Exactement trente plateaux. Reconnais que c'était bien calculé", me dit-elle. "On ne peut mieux", fis-je.

"Je suis allé consulter l'horoscope, dit Bông. Ta mère est morte à une heure néfaste. Il va falloir se procurer des amulettes pour conjurer le mauvais sort." "Pas besoin d'amulettes, répliqua mon père. J'ai enterré trois mille soldats dans ma vie et il n'a jamais été question de ça." "C'est que vous avez de la chance, répondit Bông. Il suffit d'une balle et pan ! tout est fini." Du doigt, il fit le geste d'appuyer sur une gâchette imaginaire.

Cette année-là, nous avions accueilli le Nouvel

An sans fleurs de péchers ni gâteaux traditionnels. Dans l'après-midi du deuxième jour, l'ancienne unité de mon père envoya un représentant pour se recueillir sur la tombe de ma mère. Il nous offrit 1.000 dông à cette occasion. M. Chuông, autrefois adjoint de mon père, était devenu général depuis que ce dernier avait pris sa retraite. Au cimetière, tandis qu'il allumait les baguettes d'encens selon l'usage, son ordonnance — le capitaine Thanh — tira en l'air trois coups de fusil en l'honneur de la défunte. Par la suite, les enfants du village soutinrent que ce jour-là l'armée avait tiré une salve de vingt et un coups de canon.

Un peu plus tard, au retour d'une visite guidée par M. Co, le général Chuông dit à mon père : "Tu as une propriété magnifique. Des arbres fruitiers, une mare pour les poissons, une porcherie, un poulailler, sans compter une belle villa. Maintenant tu peux vieillir en paix." "C'est l'œuvre de mon fils", rectifia mon père. Je dis : "Le mérite revient à ma femme." Ma femme dit : "C'est grâce aux efforts de M^{le} Lai." Lai sourit, intimidée. De puis quelques temps, elle oscillait constamment du chef comme si elle allait tomber en épilepsie d'un instant à l'autre. "C'est pas vrai !" s'écria-t-elle. "Alors c'est grâce aux Trois Activités", plaisanta mon père.

Avant de nous quitter, le général Chuông proposa à mon père d'un ton léger : "N'aimerais-tu

1. Trois Activités : modèle économique alliant le jardinage, l'élevage des poissons et des animaux domestiques.

cius. Không travaillait dans une coopérative de "nuoc-mam" mais son violon d'Ingres, c'était la poésie. Il écrivait lui-même des poèmes qu'il envoyait à la revue *Littérature*. Lorsqu'il venait nous voir — ce qui était fréquent — il aimait à déclarer que rien n'est plus beau que la poésie. Il nous lisait des poèmes de Lorca, de Whitman. Je n'ai mais pas beaucoup Không car je le soupçonnais de nous fréquenter pour des mobiles bien moins nobles que l'amour de la poésie. Un jour, je trouvai au chevet de ma femme le manuscrit d'un recueil de poèmes. "C'est Không qui les a composés, dit-elle. Veux-tu y jeter un coup d'œil ?" Je secouai la tête. "Tu te fais vieux", commenta-t-elle. Un frisson me parcourut soudain.

Un autre jour, comme je rentrais tard du bureau à cause d'une permanence à assurer, mon père m'attendait devant le portail. "Không est ici depuis le début de l'après-midi, dit-il en me voyant. Je ne sais pas ce qu'il fabrique avec ta femme mais ils sont encore ensemble à l'heure qu'il est. C'est inadmissible." "Ne fais pas attention, père, lui dis-je. Va te coucher maintenant." Mon père s'éloigna à regret tout en hochant la tête. J'enfourchai mon vélomoteur et repartis en ville. J'errai dans les rues jusqu'à ce que je tombe en panne d'essence. Finalement je dus pousser l'engin jusqu'au jardin public où je m'affalai sur un banc comme si j'étais un vagabond. Une jeune femme au visage fardé passa. "Tu viens chéri ?" invita-t-elle. Je secouai la tête.

1. "nuoc-mam" : saumure de poisson.

pas faire un petit tour à ton ancienne unité ? Il y aura les Grandes Manceuvres au mois de mai. Si tu veux, j'enverrai une voiture te chercher." Mon père accepta.

Nous reçûmes la visite de Kim Chi le matin du troisième jour. Ma femme lui offrit 1.000 dong pour ses étrennes. "As-tu des nouvelles de ton mari ?" demanda mon père. "Non", répondit Kim Chi. "C'est de ma faute, ajouta mon père. Je ne savais pas que tu étais enceinte à ce moment-là." "L'histoire est banale, dit ma femme. De nos jours, les filles ne sont plus vierges. Je travaille dans une maternité, je suis bien placée pour le savoir." Kim Chi avait l'air pitoyable. Je dis à ma femme : "Ne dis pas ça. Il faut reconnaître qu'il est bien difficile de défendre sa virginité par les temps qui courent." Kim Chi fondit en larmes : "La honte est le sort commun des femmes, cousin. C'est pourquoi ça me fend le cœur d'avoir donné le jour à une fille." "Et que devrais-je dire, moi qui en ai deux ?" s'exclama ma femme. "Croyez-vous que nous, les hommes, nous ne connaissons pas la honte ?" intervins-je. Mon père se mêla à la discussion : "Seul l'homme de cœur sait ce qu'est la honte. Plus il a du cœur et plus grande est sa honte." "Assez déraisonné ! coupa ma femme. Mettons-nous à table. En l'honneur de Kim Chi je vous ai préparé un poulet aux creurs de lotus. Du creur, il n'en manque pas comme vous le voyez... Allons, mangeons, c'est ça le plus important."

Près de chez nous vivait un jeune homme — Không — que les enfants surnommaient Confu-

Plus tard je suis allé emprunter des livres à la bibliothèque. Je me suis mis à lire Lorca, Whitman... Je crus comprendre que les artistes les plus grands étaient également les plus seuls. Je me disais que Không avait sans doute raison. Dommage qu'il fût malhonnête. Pourquoi avait-il montré ses poèmes à ma femme et non à quelqu'un d'autre ?

"Tu es un faible, dit mon père. La vérité est que tu n'es pas fichu de vivre seul." "Tu te trompes, répondis-je. La vérité est que la vie est une sacrée plaisanterie !" "Alors, comme ça, tu trouves que c'est une plaisanterie ce qui se passe sous ton toit ?" s'indigna mon père. "Bien sûr que non, fis-je. Mais reconnais que ce n'est pas très sérieux non plus." "Décidément, je ne comprendrai jamais rien à rien" soupira-t-il en s'éloignant.

Au bureau, il était question qu'on m'envoie en mission dans le Sud du pays. "Et si j'acceptais ?" dis-je à ma femme. "Non, n'y va pas. Demain, il faudra que tu réparés la porte de la salle de bains ; elle ne ferme plus. L'autre jour, Không est passé devant pendant que My était en train de se laver ; il a tenté de faire de vilaines choses et il lui a fait très peur. J'ai interdit notre porte à ce salaud." Et elle fondit en larmes : "J'ai vraiment été fautive envers toi et les enfants." Je me détournai, gêné. Si la petite Vy était là, elle m'aurait sans doute demandé si c'était cela "des larmes de crocodile".

Au mois de mai, l'ancienne unité de mon père envoya une voiture le chercher comme convenu. Le capitaine Thanh lui remit une lettre du général Chuông. Je vis mon père l'ouvrir d'une main tremblante. La lettre disait : "Nous avons besoin de

toi ; nous t'attendons... mais fais comme tu veux, nous ne te forçons pas..." Je pensais que mon père ne devrait pas accepter cette invitation mais je ne savais pas trop comment le lui dire. Mon père avait considérablement vicilli depuis qu'il était à la retraite. Or, voici que cette lettre semblait le transformer en un homme alerte et presque ra-jeuni. Je ne pus m'empêcher d'en être heureux malgré ma peine de le voir nous quitter. Ma femme avait rassemblé ses affaires dans un sac de voyage mais mon père refusa : "Mets-les dans mon ballot", lui dit-il.

Il prit congé des amis et connaissances, puis se rendit sur la tombe de ma mère où il ordonna au capitaine Thanh de tirer trois salves. Le soir, il convoqua M. Co et sa fille. Il offrit à M. Co 2.000.000 d'ông en lui recommandant de faire ériger une stèle sur la tombe de sa femme. Puis il s'adressa à M^{lle} Lai : "Marie-toi, petite", lui dit-il. Lai éclata en sanglots : "Je suis tellement laide que personne ne voudra de moi. En plus je suis beaucoup trop crédule..." "Ma fille, ne comprends-tu pas que la crédulité est une force qui nous aide à vivre ?" lui dit mon père d'une voix étranglée par l'émotion. Mais j'étais loin de soupçonner que ces paroles étaient en fait un adieu.

Avant de monter en voiture, mon père sortit du baluchon un cahier d'écolier qu'il me tendit : "J'ai noté là-dedans deux ou trois choses. Jettes-y un coup d'œil." Toute la famille était là. "Tu pars au front ?" demanda My. "Oui", dit mon père. "C'est comme dans la chanson alors !" s'écria la petite Vy. Et elle fredonna :

"La route qui mène au front
Est si jolie en cette saison..."

"Tu parles trop, petite insolente !" la gronda mon père.

Peu de temps après le départ de mon père, il se produisit chez nous un événement dont le comique nous fit tous rire aux larmes. Pendant qu'il travaillait à la vidange de la mare, M. Co et Bông (ma femme payait ce dernier 200 dông la journée, nourriture comprise) aperçurent dans la vase le fond d'une jarre. Ils se mirent à creuser et ne tardèrent pas à en découvrir un second. Bông était convaincu d'avoir mis la main sur un trésor enfoui. Les deux hommes avertirent ma femme qui joignit bientôt ses efforts aux leurs. Puis ce fut au tour de M^{lle} Lai. Même mes filles My et Vy participèrent à l'opération. Toute l'équipe creusa sans relâche, maculée de boue des pieds à la tête. Pour faciliter le travail, ma femme ordonna qu'on dresse un barrage au milieu de la mare, fit louer une pompe "Kholer" pour assécher la partie où se trouvaient les jarres. L'atmosphère était on ne peut plus solennelle. Bông était fier de lui. "Puisque c'est moi qui ai découvert le trésor, il est normal que je garde une jarre pour moi tout seul", déclara-t-il. Après une journée entière de labeur acharné, ils trouvèrent deux autres jarres mais elles étaient fêlées toutes les deux et il n'y avait rien dedans. Bông ne perdit pas espoir pour autant. "Il y en a peut-être d'autres" dit-il. Et l'on se remit à creuser. Une autre jarre apparut, vide elle aussi. Ils étaient exténués, ils avaient faim. Sans lésiner sur la dc-

pense, ma femme fit acheter du pain pour res-saurer tout le monde. Après quoi le travail reprit de plus belle. A une dizaine de mètres de profondeur, ils trouvèrent un vase en porcelaine. Tous étaient fous de joie car ce vase, ils en étaient certains, ne pouvait contenir que de l'or. Quelle ne fut pas leur déception de voir qu'il n'y avait à l'intérieur que quelques médailles rongées par le temps ainsi que des pièces de monnaie datant du temps de l'Empereur Bao-Dai ! C'est alors que Bông se souvint : "Bon sang ! je me rappelle maintenant, s'écria-t-il. Ce vase provient d'un cambriolage que le chef de bande Nham et moi avions commis dans la maison de Han-Tin. A la sortie on était poursuivis par les flics, alors je l'avais balancé dans cette mare." On n'en pouvait plus de rire. Le chef Nham était un malfaiteur connu dans toute la banlieue et Han-Tin était un soldat de l'armée coloniale française. Durant la Première Guerre mondiale, ce dernier avait participé à un mouvement anti-allemand intitulé "Le dragon du Sud". Tous deux sont morts depuis des lustres. "En tout cas, on n'a pas creusé pour rien, dit Bông. J'ai ramassé tant de pièces de monnaie que je pourrais payer une barque funèbre à tous les morts de ce village."

Le jour suivant, je fus réveillé par des coups insistants frappés à la porte. Je sortis et vis Không qui se tenait là, devant le portail. "Cet oiseau de malheur ne me dit rien qui vaille, pensai-je. Il va encore m'apporter la poisse." "Thuân, il y a un télégramme pour toi. Ton père est mort", annonça Không.

Le télégramme était rédigé par le général Chuong : "Général Nguyễn Thân... mort pour la patrie au cours d'une mission à... heures.... jour...". La nouvelle me foudroya. Thuy, ma femme, s'occupa de tout. Lorsque je rentrai à la maison au volant d'une voiture de location, tout était prêt pour le voyage. "Ne ferme à clef que le bâtiment principal, me dit-elle. M. Co va rester ici pour surveiller la maison."

Pour nous rendre à Cao-Bang, nous avions pris le chemin le plus court, la route nationale numéro Un. Mais quand nous arrivâmes à destination, les obsèques de mon père étaient terminées depuis deux heures.

"Nous avons de grands torts envers votre famille", me dit le général Chuong en nous accueillant. "Vous n'y êtes pour rien, répondez-je. C'était son destin." "Votre père était un grand homme, vous savez." "Vous lui avez rendu les honneurs militaires, n'est-ce pas ?" demandai-je. "Bien entendu", fit M. Chuong. J'ai dit : "Merci". M. Chuong dit encore : "Nous n'avions pas pu l'empêcher de s'exposer en première ligne..." Je l'arrêtai : "J'ai compris. N'en dites pas davantage."

Je pleurai comme jamais je n'avais pleuré. Je compris enfin ce que veut dire "pleurer comme quelqu'un qui a perdu son père." Il me semblait que c'était la plus grande douleur que puisse éprouver un être humain.

La tombe de mon père se trouvait dans le cimetière réservé aux Héros. Ma femme qui avait pensé à emporter un appareil prit quelques photos. J'avais tenu à repartir dès le lendemain, malgré les insis-

ances de M. Chuong pour nous retenir.

Sur la route du retour, ma femme me demanda de rouler lentement afin que nous puissions profiter du paysage. M. Bông, dont c'était le premier long voyage, s'émervillait de tout : "Notre pays est aussi beau qu'une toile peinte, dit-il. Maintenant je comprends mieux pourquoi il faut aimer sa patrie. Parce que, voyez-vous, notre village, bien qu'il soit tout près de la capitale, oh bien, je ne l'aime pas du tout !" "C'est parce que vous y êtes trop habitué, lui dit ma femme. Les gens qui habitent ailleurs, eux, ils aiment Hanoi." "C'est une ronde sans fin, remarqua M. Bông. Les gens d'ici préférèrent ce qui est ailleurs et vice versa. Mais qu'importe ! puisque c'est partout notre pays, partout notre peuple. Eh bien, vive la patrie ! Vive le peuple ! Et vive la lanterne magique !"

Ici se termine mon histoire. Chez nous, la vie a repris son cours d'autrefois, celui d'avant la retraite de mon père. Ma femme est retournée à ses occupations et moi, j'ai terminé mes recherches sur l'électricité appliquée. M. Co est devenu taciurne, en partie à cause de l'aggravation de l'état de M^{lle} Lai. A mes moments perdus, je relis les notes que m'a laissés mon père. J'ai le sentiment de mieux le comprendre.

J'ai relaté ici, de manière bien décousue, les événements qui se sont produits durant le peu de temps que mon père avait passé chez nous. Malgré tout, je considère ces lignes comme des baguettes d'encens que j'aurais allumées en souvenir de lui. Aussi, je prie le lecteur de m'accorder son indulgence.